

LITTÉRATURE.

LE CAF AU DIABLE.

LÉGENDE.

VII

(Suite.)

Alors toutes les familles se réunirent, en formant un rond ; chacune d'elles apporta la *marmite* ; tout le monde pouvait puiser avec la *micouine*, sans s'occuper si c'était dans la science, et lorsque celle-ci manquait, on se servait de la *fourchette naturelle*. Si quelqu'un avait osé demander si tous s'étaient lavés les mains, on lui aurait répondu par des huées et des éclats de rire.

Quoiqu'il en soit, Jean Renousse tint parole, car le lendemain il était beau de voir la petite flottille, composée de légers canots d'écorces, descendant les uns à la file des autres le St.-Maurice. C'était un magnifique matin, le temps était calme et pur, l'air était embaumé des fleurs des bois qui commençaient à s'épanouir. On voguait silencieusement, lorsque tout-à-coup la voix d'un sauvage domina le chant des oiseaux de l'une et l'autre rive ; mais son chant n'était pas ces anciens cris de guerre que nos pères entendaient, lorsque des tribus sanguinaires venaient les attaquer, pour s'exciter entre elles au meurtre et au carnage. Mais la voix sonore du chanfre respirait un sentiment de douceur ineffable. Il y avait aussi quelque chose dans ses paroles qui ressentait la bienfaisante et divine influence que le Christianisme exerce sur ces peuples autrefois si féroces. En quoi consistait-il ce chant ? c'était une prière qu'on adressait à Marie, c'était la prière du matin, et chaque canot faisait chœur à la voix du premier chanfre ; et les échos de la rive se renvoyaient les uns aux autres ces chants bizarres, sauvages et capricieux, qui n'avaient peut-être rien de bien mélodieux, mais qui devaient monter vers les cieux comme un parfum d'encens et d'ambrosie.

Pendant ce temps on pesait sur l'aviron, le léger canot volait sur les eaux et bientôt on arriva à Trois-Rivières.

Cette charmante petite ville n'avait pas alors l'aspect que l'industrie lui a donné depuis ; c'était un ravissant petit village composé de jolies maisons. Chacune des habitations était entourée d'un verger et d'un jardin potager. Dans le temps où nous parlons, à cause des faciles communications qu'elle avait par la rivière Matawin avec Ottawa, elle était un des postes les plus importants pour le commerce de pelleteries.

Depuis quelques années, un homme qu'on aurait pu dire jeune encore par l'âge, mais d'après l'apparence, vieilli par le malheur, était venu s'y établir ; c'était un commerçant qu'on disait déjà riche. Reconnu par tous et jouissant d'une réputation d'une grande probité et d'honneur, tout le monde reposait en lui la plus grande confiance. Son commerce avec les sauvages avait pris une telle extension, qu'il excitait presque la jalousie des maisons rivales, engagées dans la même ligne. Cependant sa conduite avait toujours été si honorable, que jamais un sentiment de malveillance n'avait pu être exprimé contre lui.

Souvent on l'avait vu, triste et abattu, verser des larmes abondantes, lorsqu'il se croyait seul et hors de la rue. Peu

communicatif, on sentait qu'il devait y avoir en lui-même un foyer de douleurs qui avait fait blanchir ses cheveux ; mais personne n'attribuait ces rides aux remords qui laissent toujours ces empreintes. Le nom de cet homme, nous le devinons ; c'était M. St.-Aubin.

Et si nous ne craignons de fatiguer nos lecteurs par trop de citations, nous nous permettrions encore de leur dire que le vaisseau dans lequel il avait été embarqué fut un de ceux qui essayèrent d'aller aborder sur les bords de la Caroline du Nord, mais dont les habitants les repoussèrent. Il fut un de ceux qui cherchèrent à prendre terre dans cet état où le gouverneur leur proposa de s'établir comme esclaves. Laissons encore une fois parler la voix éloquente de M. Rameau :

“ Ce fut une triste et déplorable odysée que celle de ces “ malheureux enlevés subitement à la paix de la vie domestique “ pour subir toutes les horreurs de la guerre la plus violente, et “ le bouleversement de leur fortune, de leurs affections. Jetés “ sur les vaisseaux, dans l'anxiété d'un avenir inconnu, ils n'avaient même pas pour se consoler l'espoir, le rêve de la patrie : “ car derrière eux l'incendie, la ruine, la dispersion générale, “ avaient détruit la patrie ; il n'y avait plus d'Acadie ! et cinq “ ans après on ne pouvait plus reconnaître le pays où avait “ fleuri leurs villages.

“ Dirigés sur les colonies anglaises, il se trouva qu'elles n'avaient point été prévenues de cette transportation ; et dans “ plusieurs endroits on eut l'inhumanité de ne point les accueillir “ sur la côte. C'est ainsi que 1500 de ces malheureux furent “ repoussés en Virginie, et cet exemple eut des imitateurs dans “ une partie de la Caroline. 450 hommes, femmes et enfants “ destinés à la Pensylvanie, échouèrent près de Philadelphie ; “ le gouvernement de cette colonie n'eut pas honte, pour se dégrever des secours nécessaires à ces malheureux naufragés, “ de chercher à les faire vendre comme esclaves ; les Acadiens “ s'y opposèrent avec une énergique indignation, et ce projet “ n'eut pas de suite. Mais cette bassesse de cœur couronna “ dignement la conduite des colonies anglaises, dans toute cette “ affaire. Auteurs de la ruine des Acadiens, héritiers avides “ de leur spoliation, les Américains eurent l'impudeur de leur “ refuser le secours et même les égards dus au malheur. Ces “ événements, si tristes qu'ils puissent être, sont d'une importance historique bien secondaire sans doute ; mais il ne méritent pas moins de fixer notre attention, car rien n'est plus “ fécond en justes enseignements que ces actions très-simples de “ la vie commune, où les peuples et les hommes se révèlent pour “ ainsi dire en déshabillé, sans que ni passion ni apprêts, les “ mettent hors de leur naturel ; on y trouve peut-être sur les “ sociétés et sur les individus, des données plus exactes que “ dans la solennité des grands faits historiques ; et si on étudie “ toute la suite de l'histoire des États-Unis, on se convaincra “ facilement en effet combien le caractère de cette nation manque généralement de générosité et de grandeur.

“ Cependant les commandants des navires qui portaient les “ prisonniers étaient fort embarrassés, et les infortunés Acadiens “ ainsi repoussés de tous les rivages et ballottés sur la mer, ne “ savaient où il leur serait possible d'aller souffrir et mourir. “ Quelle situation pour de pauvres pères de famille, cultivateurs “ aisés et paisibles, qui n'avaient jamais quitté leurs villages, où “ ils vivaient encore heureux la veille, jetés maintenant au milieu “ de l'Océan, seuls, dénués de tout, entourés d'ennemis, sans “ avenir et sans espoir ! On dit que quelques-uns, dans cette “ triste extrémité, se rendirent maîtres de leurs bâtiments et se “ réfugièrent sur les côtes sud d'Acadie ou dans les îles du “ golfe St. Laurent ; mais il est certain que le plus grand nombre fut ramené des côtes d'Amérique en Angleterre, où ils